

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

# IL A ÉTÉ INSTITUTIONNALISÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE

## Le Festival de la chanson aroubi aura lieu le 22 décembre prochain à Blida

**Blida accueillera, du 22 au 28 décembre prochains, le Festival national de la chanson aroubi, avons-nous appris auprès de Ayach Ahmed, directeur de la culture de la wilaya de Blida. Ce festival à caractère officiel, puisqu'il a été institutionnalisé par le ministère de la Culture, se déroulera au Parc des loisirs de la même ville.**

Plusieurs personnalités du monde de la chanson y prendront part, à l'image de Sid Ahmed Serri, Mustapha Benguergoura, Nouredine Saoudi, Zerrouk Mekdad et Farid Khodja. Participeront également à ce festival plusieurs associations culturelles spécialisées dans l'interprétation de la musique arabo-andalouse.

La gent féminine n'est pas en reste dans le programme de ce festival. Ainsi, nous avons appris que Zakia Kara Terki, Lamia Madini et Imen Sahir se produiront tour à tour pour interpréter les meilleures pièces connues dans le style aroubi qui reste très prisé à Alger et à Blida.

Le aroubi tire sa sève de la musique arabo-andalouse. Appa-

renté au hawzi tlemcénien de par son paradigme textuel et musical, il a été créé aux XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles à Alger.

C'était pour se démarquer de la çan'â mais puise toutefois dans les mouvements rythmiques et dans les modes musicaux de celle-ci avec plus ou moins quelques variantes.

Le aroubi reste, à l'évidence, un produit extra-muros au sens littéral du terme mais aussi dans le sens imagé d'où son appellation car il sort de l'enclos de la çan'â comme sont appelés les gens habitant en dehors de la cité. Le aroubi utilise un support linguistique à l'esthétique avérée même s'il est écrit avec le dialecte purement idiomatique de la région d'Alger. Cette fonction linguistique intervient de façon percep-

tible pour véhiculer un message qui paraît a priori idyllique mais qui porte en réalité la symbolique mystique des soufis.

Ses poètes sont issus des villes d'Alger, de Blida et de Miliana et sont parfois même des hommes de religion à l'image des muftis Mostefa Ben Khabti, Mohamed Benchahed et Benyoucef El Djazaïri.

L'on remarque également que certains textes poétiques chantés dans le registre hawzi sont usités par des chanteurs du aroubi. L'on peut citer pour l'exemple, le poème *Ya bnet el bahdja* du poète tlemcénien Ahmed Bentriki qui est chanté à Alger et Blida dans le mode aroubi alors que c'est un pur produit tlemcénien, donc littéralement hawzi.

C'est aussi le cas d'une qacida écrite par le poète andalou El Mou'tamad ibn choudjâ' ayant pour titre *Dem'i djara* (mes larmes ont coulé) et qui est chantée à Alger dans le registre aroubi.

Sur le plan technique, le aroubi utilise les tempos usités généralement dans les mouvements musicaux du chant arabo-andalou comme celui de l'inqilab et de l'insiraf. Tout comme il utilise le berouali,



Photos : DR

un rythme connu notamment dans le melhoun.

Il est à noter enfin que le genre musical aroubi a été introduit dans la ville de Blida vers 1893 par le truchement du grand maître Mahmoud

Ould Sidi Saïd, de son vrai nom Gueddoura Mahmoud ben Sidi Saïd, lequel a transmis ses connaissances artistiques au chanteur Mahieddine Hadj El Mahfoud.

M. Belarbi

MAHMOUD OULD SIDI SAÏD (1873-1931)

## Le maître qui a introduit le aroubi à Blida

**De son vrai nom Gueddoura Ben Sidi Saïd Mahmoud, Mahmoud Ould Sidi Saïd est né à La Casbah d'Alger en 1873.**

**Enfant, il est inscrit à l'école coranique où il apprend le saint Coran et le hadith. Mahmoud va aussi acquérir les rudiments de la langue arabe qui lui permettront plus tard d'interpréter adroitement les textes de la musique arabo-andalouse et ses dérivés.**

Issu d'une lignée d'érudits, ses aïeux ayant été pendant plus d'un siècle les muftis et les cadis de la Grande Mosquée d'Alger, Mahmoud Ould Sidi Saïd suivra les traces de ses ancêtres par la préservation de l'identité nationale à travers la promotion de l'héritage musical algérien.

Encouragé par ses parents parce que ce sont eux qui vont lui offrir un violon alors qu'il était âgé à peine de cinq ans, il sera admirablement fasciné par le son qu'offre cet instrument.

Ainsi, Mahmoud va s'inscrire, à l'instar d'Abderrahmane Reguai dit cheikh Saïdi et Mohamed Bentefahi, chez le maître Mohamed Ben Ali Sfindja (mort en 1908). Très vite, le jeune Mahmoud apprendra quelques noubates andalouses et des bribes de chants haouzi et aroubi.

Sa dextérité dans le jeu du violon ne passera pas inaperçue dans le milieu artistique d'Alger et c'est Maâlma Yemna Bent El Hadj El Mahdi qui aura le privilège de l'intégrer la première dans son orchestre



pour qu'il devienne son musicien attitré. Toutefois, Mahmoud Ould Sidi Saïd, alors âgé de 17 ans, contractera l'asthme. Son médecin traitant lui interdira l'air marin et lui conseillera de s'en éloigner. Ses parents optent donc pour une ville quelque peu éloignée du littoral et c'est Blida qui sera toute indiquée dans la mesure où ils espèrent une définitive guérison.

Ils y achètent une belle demeure dans l'actuel quartier El-Djoun. Cette maison, implantée dans une cité fondée par les Andalous au XVI<sup>e</sup> siècle, va l'inspirer davantage quant à la pratique de la musique arabo-andalouse mais lui permettra aussi de recouvrer une excellente santé. D'ailleurs, sa beauté physique et la rougeur de son visage lui vaudront du coup le sobriquet de *Qalb Eddela'* (cœur de pastèque), un surnom qui lui sera collé durant toute sa vie. Mahmoud Ould Sidi Saïd va se spécialiser dans l'interprétation du genre musical 'aroubi

jusqu'à le faire aimer aux mélomanes blidéens, plutôt acquis à la musique arabo-andalouse. Avec son orchestre composé de Hadj Medjbeur, Boualem Boutheldja dit Stamaïro et Khelil Bendjelloul entre autres, il animera pratiquement toutes les soirées familiales à Blida et même à Alger. N'ayant pas son pareil dans le jeu du violon et grâce à sa belle voix, il sera décoré par l'Académie des beaux-arts de l'époque qui lui décernera le prix d'excellence musical.

Cependant, Mahmoud Ould Sidi Saïd eut conscience de l'importance du patrimoine musical qu'il portait en lui car chèrement acquis auprès de ses maîtres Sfindja et Maâlma Yemna Ben El Hadj El Mahdi. Il décida, au milieu des années 1920, de l'enregistrer sur les disques de l'époque puis de le transmettre aux autres générations. Son choix sera porté sur trois jeunes musiciens dont Hadj El Mahfoud Mahieddine qui présentait déjà de prodigieuses qualités vocales. Ainsi, il appela ce dernier à ses côtés et lui prodigua, sans rien laisser par devers lui, ses connaissances artistiques. Il lui légua même des textes rares dans le genre 'aroubi et medih qui seront par la suite repris par Hadj El Mahfoud. En 1927, ce fut le couronnement. Mahmoud Ould Sidi Saïd cédera à son élève sa meilleure kouitra, laquelle, dit-on, avait appartenu à Cheikh Abderrahmane Mne-mèche, Sfindja puis Maâlma Yemna. Mais l'inexorable Faucheuse aura raison de lui un 16 mars 1931. Mahmoud Ould Sidi Saïd décède à l'âge de 58 ans d'une crise cardiaque, laissant derrière lui un art musical de haute facture et un jeu du violon sans pareil.

M. B.

## La générale de la pièce *H'bali* présentée à Sétif

La générale de la pièce de théâtre intitulée *H'bali* a été présentée hier en début d'après-midi à la maison de la culture Houari-Boumediène de Sétif par la coopérative théâtrale Les compagnons de Nedjma. La pièce est une adaptation du poème de Smaïl Aït Djaffer *La complainte des mendiants arabes de La Casbah et la petite Yasmina tuée par son père*. Le texte est d'Abdelatif Bounab, interprété par Adel Khabcheche, mis en scène par Salim Bensedira.

La scénographie est réalisée par Mustapha Ghedjati et la musique et le bruitage par Nabil Mosli. La pièce de théâtre est construite autour du personnage de la petite fille Yasmina, assassinée par son père. La faim et la misère se donnent rendez-vous à La Casbah, site classé monument historique et patrimoine universel et également quartier où s'entassent jusqu'à nos jours des milliers d'habitants. La spoliation de la terre et son abandon provoquent l'exode rural massif et le chômage au sein de la ville — capitale Alger.

Les affamés de l'intérieur fuient nombreux vers les villes où ils sont réduits à l'état de sans-abri, contraints de mendier pour survivre. Cet univers déchiré va servir de cadre pour retracer les résultats et les conséquences d'un système politique, en l'occurrence le « régime colonial », dont les pratiques poussent les masses à la révolte.

La pièce met en question l'aliénation produite par un système politique basé sur l'exploitation sous toutes ses formes et implique comme corollaire immédiat la dépossession et son résultat. Les principaux traits mettent en œuvre les facteurs psychologiques et moraux spécifiques de la condition de l'homme dépossédé de ses moyens de survie. Transformé en être déshumanisé dont les sentiments nobles cèdent la place à d'autres plus sauvages et instinctifs. A la méchanceté, la dureté et la sévérité chez les pauvres, devenus plus instinct que raison, se mêlent les autres sentiments : jalousie, dépit, aigreur. Des sentiments antisociaux qui s'extériorisent au travers de réactions violentes, brutales. Une incompréhensible hostilité à l'égard de toute la société et qui exacerbent l'animosité au sein d'un même groupe social les dressant les uns contre les autres.

La misère nous rend mauvais, laids et faibles. L'être se rend coupable de gestes incontrôlés et haineux s'exprimant par imprécations et affichant une rancune dont le cynisme paraît sans limite.

La violence poussée à son paroxysme génère des situations absurdes où un père, dans un geste chargé symboliquement, est contraint de mettre fin aux jours de son unique fille. Le début de la révolte.

La pièce n'est pas uniquement une sorte de révolte contre l'injustice, elle se veut également une manière de stigmatiser l'indifférence. La passivité incroyable d'une société qui admet comme normales de pareilles dégradations incrustées dans le quotidien.

La pièce inspirée du poème *La complainte des mendiants arabes de La Casbah et la petite Yasmina tuée par son père* d'Aït Djaffer se veut un hommage pour le travail remarquable qu'il a réalisé et qui malheureusement n'a pas connu l'audience qu'il mérite.

La fresque réalisée par Aït Djaffer montre le visage hideux des pratiques coloniales. Elle pousse à l'extrême l'absurdité d'un système basé sur l'injustice, l'intolérance et la mise à l'écart de tout un peuple dans son propre pays.

I. S.